

Du singulier au pluriel A l'école du bien commun

Guy Selderslagh

Introduction à la journée

Je suis très heureux de vous accueillir à l'occasion de cette 12e édition de l'Université d'été de l'Enseignement Catholique que nous avons intitulée « Du singulier au pluriel - À l'école du bien commun ? ».

C'est à nouveau un thème qui a visiblement suscité énormément d'intérêt auprès de vous et des acteurs de l'école, puisque vous êtes plus de 700 à vous être inscrits à cette journée.

1. Ce qui nous arrive

En commençant à préparer cette édition de l'Université d'été, à la fin du printemps de l'année passée, nous avons, avec les collègues du service d'étude, la conviction de l'importance et de l'urgence de traiter cette thématique et ce questionnement relatif à ce que l'on appelle communément le « Vivre ensemble », et de la difficulté renouvelée et amplifiée de sa construction, de son exercice et de sa transmission à l'école, en bonne intelligence avec les familles. Nous avons été sidérés, comme chacun par les attaques (dites de Charlie Hebdo et de l'hyper cascher de Vincennes) perpétrées à Paris en janvier 2015.

Nous n'avions pas encore connaissance des attaques terroristes, meurtres de masse, à Paris le 23 novembre 2015, à Bruxelles le 22 mars 2016, ou à Nice le 14 juillet dernier...

Mais pour ne pas rester uniquement centrés sur notre environnement proche, nous ne connaissons pas encore non plus les attaques

- des 14 et 15 février 2015, au Danemark : deux fusillades ont lieu à Copenhague. Une première vise un débat sur l'islamisme [en présence notamment de l'ambassadeur de France au Danemark] et tue une personne et blesse trois policiers ; une deuxième vise une synagogue et tue une personne et en blesse deux ;
- du 2 avril 2015, au Kenya : attaque de l'université de Garissa par un groupe de Chabab somaliens, faisant au moins 148 morts et 79 blessés, dont de nombreux élèves et des professeurs ;

- du 17 juin 2015, aux États-Unis : fusillade de l'église de Charleston. Un attentat contre une église de la communauté noire à Charleston (Caroline du Sud) fait 9 tués ;
- du 26 juin 2015, en Tunisie : fusillade sur une plage et dans deux hôtels touristiques ; à Port El-Kantaoui, des touristes sont pris pour cible : 38 d'entre eux sont tués ;
- du 26 juin 2015, en France : attentat de Saint-Quentin-Fallavier, 1 mort, 2 blessés ;
- du 7 août 2015, au Mali : attaque/prise d'otage/libération sanglante dans un hôtel hébergeant du personnel de l'ONU, par des extrémistes islamistes. Bilan de 13 morts et 8 blessés ;
- du 17 août 2015, en Thaïlande : attentat à Bangkok dans un quartier touristique, au moins 21 morts ;
- du 10 octobre 2015, en Turquie : un double attentat à Ankara en Turquie fait au moins 102 morts et plus de 500 blessés, revendiqué par l'État islamique ;
- du 22 octobre 2015, en Suède ;
- du 31 octobre 2015, en Égypte : un avion de ligne russe, le vol 9268 Metrojet explose au-dessus du Sinaï. Le bilan est de 224 victimes, revendiqué par l'État islamique ;
- du 13 novembre 2015, à Paris : de multiples fusillades et attentats-suicides à Paris et à Saint-Denis font 130 morts et un peu plus de 400 blessés. Il s'agit de l'attentat le plus meurtrier perpétré en France depuis la Seconde Guerre mondiale. Ces fusillades et attentats suicides ont été revendiqués par l'État islamique ;
- du 2 décembre 2015, à San Bernardino aux États-Unis : un attentat dans un centre destiné à accueillir des personnes en situation de handicap fait 16 morts et 23 blessés ;
- du 31 janvier 2016, au Nigeria : une attaque de Boko Haram fait au moins 85 morts dans un village proche de Maiduguri ;
- du 17 février 2016, en Turquie : une voiture piégée explose à Ankara, visant des militaires, et faisant au moins 38 morts et 61 blessés ;
- du 22 mars 2016, à Bruxelles en Belgique : deux explosions à l'aéroport international de Bruxelles et une explosion dans la station de métro Maelbeek, entraînent 32 morts et 340 blessés ;
- du 27 mars 2016, au Pakistan: un kamikaze se fait exploser à l'entrée d'un parc municipal à Lahore, capitale de la province de Pendjab à l'Est du pays et ville natale du Premier ministre pakistanais. L'attentat fait 73 morts et plus de 300 blessés. Il est revendiqué par une faction islamiste liée aux talibans. En raison des fêtes de Pâques, cet attentat a ciblé les chrétiens ;
- du 12 juin 2016, aux États-Unis : un attentat à l'arme à feu est perpétré dans une boîte de nuit gay à Orlando en Floride. Un bilan provisoire de cet acte terroriste homophobe fait état de 49 morts et 53 blessés ;
- du 13 juin 2016, en France : un commandant de police et sa compagne sont tués à l'arme blanche à Magnanville, dans les Yvelines. Le RAID et la BRI interviennent pour abattre le terroriste présumé, tandis que le fils du couple est retrouvé vivant dans la maison ;

- du 28 juin 2016, à Istanbul en Turquie : trois kamikazes se font exploser à l'aéroport Atatürk d'Istanbul, provoquant la mort de 44 personnes et au moins 238 blessés. L'attentat n'a pas été revendiqué, mais des indices permettent à la Turquie de pointer le groupe État islamique ;
- du 7 juillet 2016, à Dallas aux États-Unis : 5 policiers sont tués et six autres blessés par des tirs de snipers dans le centre-ville de Dallas ;
- du 14 juillet 2016, en France : un attentat au camion-bélier à Nice, lors du feu d'artifice annuel de la fête nationale française, fait 85 morts et 303 blessés. L'attaque est revendiquée par l'État islamique le 16 juillet ;
- du 22 juillet 2016, en Allemagne : une fusillade dans un centre commercial de Munich fait 9 morts et 27 blessés ;
- du 26 juillet 2016, au Japon : dans le centre pour personnes handicapées dans lequel il travaillait, un ancien employé âgé de vingt-six ans tue 19 personnes et en blesse 45 autres. Il est arrêté et reconnaît les faits. Il disait vouloir « débarrasser le monde des personnes handicapées » ;
- du 26 juillet 2016, en France : deux assaillants prennent en otage cinq fidèles dans une église de Saint-Étienne-du-Rouvray. Le prêtre de quatre-vingt-cinq ans est tué et un autre fidèle est grièvement blessé. Les terroristes sont abattus. L'attentat est revendiqué par l'organisation État islamique.

Je ne vous fais ici qu'une liste grandement résumée des faits marquants, hors zone de guerre (Syrie et Irak par exemple). Certains de ces meurtres de masse, qui se sont déroulés aux États-Unis notamment, ont montré que nous n'avons pas affaire simplement à ce que la narration médiatique et politique nomme une guerre, mais bien une fissure majeure, une rupture dans la capacité de certains individus ou groupes d'individus, de vivre et penser en commun au-delà de leurs différences.

2. Pourrons-nous vivre ensemble égaux et différents ?

Notre propos du jour ne va pas se focaliser particulièrement sur ces aspects de violence, d'attaques, de meurtres, mais nous ne pouvons pas ignorer que cela représente une toile de fond, du réel de nos écoles et de l'imaginaire de nos élèves et leurs parents, de nos enseignants. C'est une des portes d'entrée dans notre sujet du jour.

Il y a bientôt 20 ans, en 1997 Alain TOURAINE publiait un ouvrage au titre prémonitoire qui s'intitulait : « Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents »

Et il détaillait son propos ainsi : « *Vivre ensemble à la fois égaux et différents, n'est-ce pas la quadrature du siècle ? La mondialisation de l'économie nous mélange dans les supermarchés de l'information et de la consommation, mais ne nous aide pas à nous comprendre ; et lorsque nous*

cherchons refuge dans notre identité ou dans une communauté homogène, nous en venons inévitablement à rejeter l'Autre dont la différence apparaît vite comme une menace.

Nous avons trouvé autrefois une réponse : vivons ensemble comme citoyens de la même ville ou de la même nation et respectons la vie privée de chacun. Mais les bouleversements techniques et économiques ont renversé les barrières qui séparaient la vie publique de la vie privée, et l'économie internationale envahit la sphère publique.

Une autre solution se dessine : chacun d'entre nous, dans toutes les parties du monde, tente de combiner sa participation au monde technique avec l'affirmation de son héritage culturel et de sa personnalité. J'appelle Sujet, ce désir de construction d'une vie vraiment individuelle.

Cette production de soi ne se réalise pas dans l'isolement ou le retrait, mais en luttant à la fois contre la domination des marchés et contre les pouvoirs communautaires, en reconnaissant à l'Autre comme à soi-même le droit d'être un Sujet et en mettant la démocratie, le droit et l'école au service de la liberté créatrice de chaque Sujet personnel.

Il faut sortir des morales du devoir et reconnaître à chacun le droit et la capacité de combiner son identité culturelle et sa participation à l'univers technique. Ainsi seulement pourrons-nous vivre ensemble, égaux et différents. » (Alain Touraine)

10 ans plus tard, en 2007, Jean-Pierre LEBRUN, publiait « La Perversion ordinaire - Vivre ensemble sans autrui ». Il n'y disait rien d'autre que Touraine avec de la psychologie et de la psychanalyse :

« Des changements majeurs, accélérés par divers progrès techniques, ont mis à l'épreuve tous les repères jusqu'ici les plus stables dans la vie en société : le mariage, la procréation, les rapports entre les générations, la différence des sexes, l'éducation, l'autorité dans la famille, à l'école et dans toute la vie collective, le passage à l'âge adulte, etc. L'équilibre psychique des individus – leur subjectivité – s'en retrouve modifié d'une manière inédite dans l'histoire de l'humanité. C'est à une réelle mutation du lien social qu'on assiste.

Parmi les conséquences majeures de ce phénomène, on peut notamment repérer la prévalence accordée à la jouissance par rapport au désir, le rejet de la nécessité de se confronter à la dimension de la perte, le refus du recours au tiers au profit des simples situations duelles, l'illusion d'une nouvelle autonomie subjective et même une tentative, en fin de compte, de vivre ensemble sans autrui. On peut voir là à l'œuvre un fonctionnement psychique fondé sur un mécanisme – le déni – que Freud considérait central dans la perversion.

Sommes-nous donc tous en train de devenir pervers ? Certainement pas si l'on veut parler du renversement du rapport à la Loi que l'on constate chez Sade ou Sacher-Masoch. Mais les évolutions en cours nous invitent à adopter des comportements qui relèvent de ce qu'on pourrait appeler une "perversion ordinaire", propre à notre époque, qui vient se substituer en partie à la "névrose ordinaire" d'hier. » (Jean-Pierre Lebrun)

« Du singulier au pluriel — À l'école du bien commun »... Peut-être me direz-vous que c'est un titre peu évocateur de la thématique qui va être abordée aujourd'hui. Car même si cela ne transparaît pas clairement dans le titre, c'est bien de la question du « vivre-ensemble » que nous allons parler aujourd'hui.

Mais qu'entend-on exactement par « vivre-ensemble » ? Est-ce juste une manière somme toute commode de cohabiter, de co-vivre les uns à côté des autres ? Est-ce faire preuve de « tolérance¹ » ? Est-ce, comme le disent certains, « un appel, un mot d'ordre, une évidence, un prescrit religieux, une règle d'or, une morale, un slogan, un Graal démocratique et un combat² » ?

Nous nous sommes également interrogés sur ce que cette expression pouvait bien signifier pour nous. Pour certains, c'est un espoir d'avenir, pour d'autres, c'est s'attacher à des référentiels simples alors que le monde est complexe, pour d'autres encore, c'est tenir ensemble/construire des identités référencées et les conduire au dialogue... Bref, le consensus semblait difficile à trouver.

Laissez-moi donc vous donner quelques explications sur les expressions que nous avons choisi d'utiliser pour intituler cette Université d'été...

3. Du singulier au pluriel

Nous avons décliné cette journée sur deux axes : un premier mouvement d'abord « Du singulier au pluriel ». Un des rôles de l'école est d'aider l'enfant à découvrir que sa singularité, qui s'est développée au sein de la famille, va devoir s'articuler dans un monde social, dans une collectivité.

Philippe Van MEERBEECK nous aidera à mieux comprendre comment se construit ce rapport à l'autre chez l'adolescent.

Mais ce rôle d'insertion dans le collectif, dans le social est aussi une des tâches qui incombe à l'école, et en particulier à l'école catholique. Cela va être de permettre à chacune et chacun de trouver sa place dans une école traversée par une pluralité de convictions... Ce sont là de beaux défis qui sont relevés chaque jour au sein de nos écoles.

¹ Lors du Congrès de 2002, Marcel Gauchet parlait de la « tolérance » en indiquant que dans le cadre du pluralisme, cela ne pouvait correspondre à une position de résignation à l'existence de l'autre ou à un accommodement. Je cite : « Cela veut dire que l'on essaie de penser avec lui et en fonction de lui, au-delà de sa différence ; qu'on essaie de se mettre à la place et de saisir du dedans le sens de son expérience ; d'intégrer son existence dans son propre système de pensée. Nous avons besoin les uns des autres. [...] (Le vivre ensemble ne concerne pas uniquement le vivre ensemble entre croyants de religions différentes) de même qu'un agnosticisme qui ignore la possibilité de la croyance religieuse est un agnosticisme obtus, une foi qui ignore la possibilité de l'incroyance est une foi bornée. La foi se doit de se repenser en fonction et à la lumière de sa coexistence avec une pensée non religieuse. »

² Enthoven R., « Le vivre (-) ensemble. Le pire du Bien » in *Philosophie magazine*, n° 96, février 2016.

4. Une école du bien commun

Deuxième axe : une finalité, un but à atteindre « le bien commun », entendu comme une notion à la fois théologique, philosophique et politique, et qui désigne l'idée d'un bien partagé par les membres d'une même communauté, au sens spirituel et moral du mot « bien » aussi bien qu'au sens matériel et pratique. Nous avons préféré cette expression du « bien commun » à celle plus floue du « vivre-ensemble ».

Dans le projet éducatif de l'école catholique, *Mission de l'école chrétienne*, on peut retrouver cette idée du bien commun. Ce projet s'articule précisément autour de trois axes : conduire à l'exercice responsable de la liberté, soutenir ceux qui en ont le plus besoin, et devenir acteurs de la vie sociale, soucieux de justice et de paix dans une société démocratique.

Mais « *dans une société sortie de la religion* », comme le dit Marcel Gauchet, comment organiser la rencontre, la vie commune en bonne intelligence, la recherche du bien commun avec des élèves de convictions différentes ?

Un des éléments qui permet à l'école catholique de continuer à s'affirmer en tant que telle, tout en continuant à accueillir les élèves quelles que soient leurs convictions (pas nécessairement religieuses d'ailleurs), c'est bien le dialogue. Un dialogue vrai et honnête. Comme le dit Jean-Claude GUILLEBAUD en citant l'évêque d'Oran, Pierre Claverie, « *le vrai dialogue ne peut exister que si j'accepte que l'autre est peut-être porteur d'une vérité qui me manque* ».

Comment organiser, à l'école en général et à l'école catholique en particulier, avec son pluralisme externe, celui des élèves et des parents, et son pluralisme interne, celui de ses enseignants, un dialogue interreligieux et interconvictionnel ?

C'est ce que nous verrons au cours d'une table ronde avec le professeur Louis-Léon CHRISTIANS, le Père Ignace BERTEN et Radouane ATTIYA.

Mais l'école d'aujourd'hui est-elle beaucoup plus différente que celle d'hier ? Déjà au congrès de 2002, la question du pluralisme se posait. Michel Molitor nous y expliquait que le pluralisme touchant l'école catholique était double. D'une part un pluralisme externe, celui des publics (des familles et des enfants) à travers une diversification accélérée des options philosophiques et des choix de vie de chacun. Mais aussi interne, lié au pluralisme des enseignants. Effectivement, l'image de l'enseignement catholique dispensé par des catholiques pour des catholiques est révolue depuis de nombreuses années. La pluralité de la société impacte l'école, y compris l'école catholique et c'est bien là un fait que nul n'ignore.

Dans le même ordre d'idée, Raphaël ENTHOVEN écrivait dans un article pour *Philosophie magazine* en février 2016, qu'« *une société qui redoute les désaccords ou les affrontements n'est pas une société en paix, c'est une société en danger, qui se censure elle-même...* »

5. Optimisme quand même

Pour préparer cette Université d'été, nous avons été interviewer Jean-Claude GUILLEBAUD (qui a été journaliste au Monde et ensuite au Nouvel Observateur, écrivain, essayiste et éditeur français qui a publié récemment « Le tourment de la guerre » (2016), « Je n'ai plus peur » (2014) et « Une autre vie est possible » (2012), et aussi un peu avant « Comment je suis redevenu chrétien ? » (2009)), et Cécile ERNST (diplômée de Sciences-Po Paris et ancienne enseignante en zone sensible de la banlieue parisienne ayant publié en 2011 « Bonjour madame, merci monsieur », ouvrage où elle interrogeait l'évolution et la perte de la civilité).

La journée sera rythmée par plusieurs extraits de ces conversations, de ces interviews, qui serviront d'illustrations ou de points de rebond de la réflexion que nous allons mener.

Pour Jean-Claude GUILLEBAUD, nous n'avons plus le temps d'être pessimistes ! Il insiste même sur l'idée de l'espérance... je vous laisse donc écouter ce qu'il a à nous dire à ce sujet.

Extrait de GUILLEBAUD sur l'espérance : *« J'ai envie d'insister sur une chose toute simple : ce n'est pas parce que le vieux monde disparaît que le monde disparaît lui-même. Je pense que le désespoir n'est pas de mise. Je suis animé par l'espérance, par l'optimisme pour de bonnes raisons. Ce n'est pas du tout un optimisme un peu niais. C'est vrai que nous entrons dans un nouveau monde, absolument, et les choses qui nous effraient, il suffit de réfléchir cinq minutes pour être un petit peu moins effrayé. J'aime beaucoup cette expression employée par les chrétiens orthodoxes, c'est le mot "metanoia". Un prêtre orthodoxe en a donné une définition assez magnifique : c'est la capacité qu'il faut que nous gardions de nous ouvrir au nouveau, à l'absolument nouveau. Non pas comme si on s'ouvrait à la catastrophe, mais comme si on s'ouvrait à l'espérance. »*

Alors, ouvrons-nous à cette espérance, ne nous laissons pas entraîner par la peur ni à l'angélisme par ailleurs, et ouvrons les portes de la réflexion, qui ne fournira pas de remèdes « clé sur porte », mais bien des éclairages sociologiques, théologiques, juridiques, philosophiques ou encore pédagogiques. Effectivement, vivre ensemble, cela s'apprend et cela se construit selon les contextes spécifiques de nos écoles, de nos quartiers, de nos salles des profs comme nous le verrons cet après-midi avec Michel DUPUIS... autour de bases communes et en vue d'un projet commun.

La réussite n'est jamais garantie, c'est ce que nous verrons aussi cet après-midi avec Yves COLLARD, lorsque le vivre ensemble est mis à l'épreuve des médias sociaux, bousculant parfois l'intime à coups de buzz ou de harcèlement. La radicalisation, et certainement pas uniquement religieuse, nous l'avons vu au début de cette introduction, peut-elle mettre en échec le vivre ensemble ? C'est ce que nous verrons avec Corinne TORREKENS, avant qu'Étienne MICHEL nous montre comment la citoyenneté peut être, pour l'enseignement catholique, un projet d'école.

Que faut-il faire, comment faut-il faire pour vivre ensemble ? Jean-Claude GUILLEBAUD nous donne sa réponse dans l'interview dont on regarde un 2^e extrait.

Extrait de GUILLEBAUD : « Mais pour vivre ensemble, il faut que nous soyons réunis par un socle commun, il faut qu'il y ait un minimum de convictions communes, sinon on tombe dans le communautarisme ou le multiculturalisme sur lequel avaient misé certains pays que je connais bien, comme le Québec qui avait été très loin dans le multiculturalisme, et qui se sont rendus compte que ça ne marchait pas. Ils ont lancé ce grand débat sur ce qu'ils appellent les "accommodements raisonnables", mais ils se sont rendus compte qu'il fallait que les accommodements raisonnables aient une limite parce que sinon, pourquoi après tout ne pas accepter la polygamie. Autrement dit, il faut qu'il y ait un minimum de valeurs communes. Mais je pense qu'en réalité il y en a, et c'est beaucoup plus facile à trouver qu'on ne l'imagine. Quand j'entends dire qu'il faut un monde nouveau, qu'il faut trouver d'autres valeurs, non ! Les valeurs, on les connaît. Vous êtes d'accord sur le fait qu'il ne faut pas tuer son voisin, vous êtes d'accord (et là il faut être fermes, nous les Occidentaux) qu'il y a une égalité entre l'homme et la femme. Si d'autres veulent nous apprendre que les femmes sont inégales, c'est une ligne rouge, nous dirons NON. »